

esthétique du brouillon

~~MISERE & PUISSANCE~~
~~Malaise dans l'art contemporain~~

Mais ce qui fonde cette tâche maintenue des avant-gardes, c'est une idée de l'art qui lui fait témoigner de la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de cette puissance immaîtrisable que Lyotard, après Lacan, nomme « la Chose ». À la lecture de *Malaise dans l'esthétique*, cette phrase de Jacques Rancière m'a fait signe, je l'ai suivie là où elle me précédait.

Bifurcation

Ce texte répond à une demande de présentation qui relierait un point de vue sur l'art à un séminaire¹ étudiant l'ouvrage de Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*².

Sur ce chemin j'ai découvert *Malaise dans l'esthétique* de Jacques Rancière.

Malaise dans la civilisation,
Malaise dans l'esthétique,
Malaise dans le capitalisme...

La récurrence du motif du malaise initiait une série. La prolonger par un *Malaise dans l'art contemporain* m'a tout d'abord semblé couler de source.

Les raisons qui permettraient de justifier un tel titre ne manquent pas.

Pourtant était-ce véritablement le fil que je souhaitais tirer ?

... J'ai soupçonné peu à peu que le malaise dans lequel je me trouvais piégé depuis plusieurs semaines pourrait continuer à prospérer derrière le choix d'un titre qui m'incluait dans une si prestigieuse lignée d'auteurs.

Caractériser tout un champ par le motif du malaise, alors que mon trouble prétendait se situer dans une toute autre sphère, était un peu suspect.

Depuis ces soupçons mes intentions ont bifurqué vers une expérience d'écriture dans laquelle j'avais un peu plus à apprendre.

¹ Groupe d'étude de l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan (APJL), Grenoble 2011-2012.

² Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaires du Mirail, 2009.

L'avant-garde et *la Chose*

Une phrase de *Malaise dans l'esthétique* a particulièrement résonné :

Mais ce qui fonde cette tâche maintenue des avant-gardes, c'est une idée de l'art qui lui fait témoigner de la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de cette puissance immaîtrisable que Lyotard, après Lacan, nomme « la Chose »³.

Rancière actualise le concept d'avant-garde, ce qui n'a rien d'évident aujourd'hui. Il caractérise l'avant-garde comme le témoin d'une puissance immaîtrisable. Ce qui l'est encore moins.

Cette double occurrence problématique m'a incité à pousser l'enquête.

L'avant-garde est généralement définie par l'affirmation de l'unité de la vie et de l'art, par la suppression des frontières entre art et non art.

Jacques Rancière ajoute que le concept d'avant-garde s'inscrit dans le prolongement *de la tradition moderniste qui chargeait l'avant-garde de préserver la nouveauté artistique de tout retour en arrière vers des formules dépassées, de tout compromis avec les formes de l'esthétisation marchande*⁴.

L'annonce de la persistance d'une avant-garde est dissensuelle,

À l'époque de la professionnalisation de l'art contemporain,
du brouillage post-moderne des temporalités,
de l'horizontalité des réseaux d'échange,
d'une possible dissolution de l'art dans la marchandise.

En donnant une nouvelle actualité au concept d'avant-garde – dont l'origine remonte à la naissance de la modernité – pour se clore chez la plupart des auteurs dans les années 70, Rancière indique un autre devenir possible, pour l'art comme pour la société.

Ces précisions apportées, il est remarquable de noter que la tâche de l'avant-garde, selon Rancière, serait nouée à une puissance à laquelle elle obéit.

L'avant-garde obéit à une puissance immaîtrisable qui *manifeste la servitude de la pensée à l'égard d'une puissance intérieure à l'esprit, et antérieure à lui, qu'il s'efforce en vain de maîtriser*⁵.

Un peu plus loin, cette puissance traverse le sujet sur le mode d'une misère : *une tâche dévolue à cette avant-garde d'attester la misère du sujet*⁶.

Autrement dit, la misère du sujet ne serait pas l'infirmité de sa puissance, mais sa condition.

³ Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Gallilée, 2004, p. 127.

⁴ Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 127.

⁵ Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 126.

⁶ Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 126.

Autrement dit, contrairement à l'opinion, la création,
ici sous la forme cardinale d'avant-garde, n'est pas affaire de maître.

La création, dans sa forme la plus risquée,
donc la plus inventive, ne se maîtrise pas.

La création implique un consentement.

Elle implique un consentement à devenir l'enfant d'une chose *Autre*.

Ainsi la misère du sujet et la puissance d'invention seraient noués.

Après Freud,
après Lacan,
après Lyotard,
après Rancière, la tension entre misère et puissance porte un nom : *La Chose*.

Poétique de *la Chose*

Il faut oser un pas dans le vide.

Au risque d'un mouvement sans accueil.

Au risque d'être sans place.

Le risque tient son élan des impératifs de *la Chose*.

À répéter *la Chose*, je finis par entendre :

Lâche⁷ — Ose !

La Chose ne serait-elle pas aussi muette que cela ?

Serait-elle muette, qu'elle fait parler d'elle...

Pourtant, elle ne crève pas la vue !

Sauf celle de l'idiot qui regarde le doigt qui montre la lune.

Aucun doigt ne peut désigner le vide.

Le vide est la raison du vase.

Lacan, pour présenter *la Chose*, file la métaphore du potier.

À mon tour, je ferais maintenant défiler devant vous
quelques fragments empruntés à *L'éthique de la psychanalyse*.

⁷ Ici plutôt au sens de lâcher, quoique...

La fin de chacune
de ces séquences
est balayée
rapidement
de la main de droite
vers la gauche

[...] *Ce qu'il y a dans das Ding, c'est le secret véritable.
Quelque chose qui veut.*

*La pression, l'urgence*⁸.

[...] *das Ding.*

C'est de sa nature que l'objet perdu ne sera jamais retrouvé.

*Quelque chose est là en attendant mieux, ou attendant pire, mais en attendant*⁹.

[...] *Il nous reste à voir que c'est à la même place que vient s'organiser
quelque chose qui en est à la fois l'opposé, l'envers et l'identique,
et qui, au dernier terme se substitue à cette réalité muette qu'est das Ding
– à savoir la réalité qui commande, qui ordonne*¹⁰.

[...] *das Ding est justement au centre au sens qu'il est exclu*¹¹.

[...] *sans la Loi la Chose est morte. Quand le commandement est venu
la Chose a flambé, est venue de nouveau, alors que moi, j'ai trouvé la mort.
Le commandement qui devait mener à la vie s'est trouvé mener à la mort,
car la Chose trouvant l'occasion m'a séduit grâce au commandement,
et par lui m'a fait désir de mort*¹².

[...] *La question de das Ding reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert,
de marquant, de béant, au centre de notre désir*¹³.

[...] *Comment le rapport de l'homme au signifiant,
en tant qu'il peut en être le manipulateur, peut-il le mettre en rapport
avec un objet qui représente la Chose ?*¹⁴

[...] *Cette Chose, dont toutes les formes créées par l'homme
sont du registre de la sublimation, sera toujours représentée par un vide...
dans toute forme de sublimation, le vide sera déterminatif.*

[...] *Tout art se caractérise par un certain mode
d'organisation autour de ce vide*¹⁵

⁸ Jacques Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Le séminaire, livre VII, Seuil, 1986, p. 58.

⁹ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 65.

¹⁰ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 68.

¹¹ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 87.

¹² Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 101.

¹³ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 102.

¹⁴ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 143-144.

¹⁵ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 155.

Silence 1'



En attendant mieux

Pour conjurer ce vide, j'ai continué à tourner. Avec mes mots.

...*La Chose* est muette.

Depuis son secret quelque chose veut.

Quelque chose veut avec urgence.

La Chose exerce une pression.

La Chose exerce une pression irrésistible.

La Chose exerce une pression irrésistible qui se recommande de la Loi.

La pression ordonne.

Je s'immole sous l'injonction d'un commandement
qui était censé mener à la vie.

La Chose est au centre.

La Chose est au centre au sens où celui-ci est exclu.

Une béance.

Ce vide renvoie à l'objet perdu qui ne sera jamais retrouvé.

La perte ne peut que s'échanger comme vide autour duquel
quelque chose possiblement se construit.

Ce vide est déterminatif de toute forme de sublimation.

Le potier tournant élabore une fonction vide ouverte
à une multiplicité de signifiants.

La sublimation est un certain mode d'organisation autour de ce vide.

Si l'objet manquant ne peut être retrouvé, reste à trouver
un objet susceptible de représenter *la Chose*.

Un objet représentant de sa puissance.

Un représentant apaisé de sa puissance.

Ce sera un objet en *attendant mieux*.

Autrement dit non pas un objet cause du désir.

Mais un objet causé par le désir !

Une invention. Une invention allant à la rencontre de la fonction vide qui commande et qui ordonne.

L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on ne se laissera pas faire par *la Chose*.

L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on ne se laissera pas faire par la peur du vide.

L'invention implique de décider, à ses risques et périls, qu'on ne se laissera pas faire par le gouvernement des objets qui prétendent tenir la place de *la Chose* sans avoir capacité à la représenter.

Le gouvernement par la peur ordonne et séduit.

Bordé par une intuition sublime et une béance sans fond, celui ou celle qui s'avance dans l'indéterminé a le savoir intuitif que le commandement peut réussir et le vertige gagner.

Lorsque *la Chose* flambe, ce peut être la fournaise des sens et de l'esprit.

Dans son roman, *Au-dessous du volcan*,¹⁶ Malcolm Lowry témoigne de cette fournaise.

L'errance du consul est celle d'un homme habité par *la Chose*.

Un homme qui aurait perdu les moyens de ruser avec elle.

Un homme qui aurait perdu les moyens d'inventer une ruse capable de reprendre les puissances de *la Chose* sur un plan de sublimation.

Une ruse qui se soustrairait à la séduction de *la Chose* pour un corps à corps avec un de ses simulacres.

N'est-ce pas cette illusion de pouvoir saisir *la Chose* qui précipite l'ivresse permanente de Geoffrey Firmin dans *Au-dessous du volcan* ?

Mais sans un certain partage de cette illusion avec le consul, Malcolm Lowry aurait-il pu écrire ce puissant roman ?

La ruse c'est arriver à discerner un destin possible pour tout un glacis d'états de conscience que le brasier menace d'engloutir avec le sujet.

La formation du cristal exige un ralentissement de la fusion.

¹⁶ Malcolm Lowry, *Au-dessous du volcan*, Club français du livre, 1959.

Une tâche indéterminée

Comme les fronts successifs de la marée montante épuisent leur écume sur la grève, puis refluent vivement vers des eaux plus anciennes, font masse, et repartent à l'assaut de la plage, la mémoire avance récursivement vers le futur.

Des flux soudains bousculent les réminiscences incertaines.

Le récent se connecte avec l'ancien.

Les frontières se dissolvent.

Une connexion implose à l'approche d'une comète incandescente.

Elle s'éteint à son tour.

Le vide, à nouveau.

Les états variables de la confusion sèment le parcours de l'identification des intentions¹⁷.

Jusqu'à ce que les intentions se détachent d'elles-mêmes pour venir devant soi.

Quelque chose qui se détache de soi dans un moment public.

Quelque chose *en attendant mieux ou en attendant pire, mais en attendant*.

Consentir à cette périlleuse discontinuité est un apprentissage de la ruse.

Une ruse avec l'insatiable continuité de *la Chose*.

L'art guette les signifiants nomades, mais son champ ne circonscrit pas l'ensemble des objets capables de représenter *la Chose*.

Reprenant la phrase de Rancière évoquant *la dépendance immémoriale de l'esprit à l'égard de la puissance immaîtrisable de la Chose*, je ferais l'hypothèse que c'est l'indétermination des objets capables de représenter *la Chose* qui conduit l'avant-garde à inventer des mondes possibles.

Une avant-garde qui ne serait plus en avant.

Une avant-garde qui opérerait par le milieu.

Qui opérerait dans des milieux.

Dans des milieux réunis autour des problèmes qui les concernent.

¹⁷ François Deck, *Avant l'intention, juste avant*, Brouillon général, 2011.

Dans des milieux réunis autour de problèmes
dont le traitement tiendrait compte des puissances
immaîtrisables de *la Chose*.

Autour de problèmes qui subvertissent la division du travail
et la division des savoirs.

Des avant-gardes qui déborde les limites de l'art.

Témoigner de la liaison entre misère et création, autrement que sur le mode
de la plainte, pour contribuer à définir une autre version du devenir,
une version toute *autre*, serait ainsi la tâche des avant-gardes aujourd'hui.

Lourde tâche !

Tant l'horizon de jouissance du capitalisme convoque l'individu
à prendre sa part au jeu de la rivalité entre *les maîtres*.

Pour Rancière, le maître est ignorant
et la puissance de l'œuvre un singulier indéterminé.

Un singulier indéterminé engagé dans un devenir indéterminé.

La reconnaissance de cette indétermination est la condition d'une confiance.

Cette confiance implique un partage des données sensibles :

*Car ce n'est pas l'incompréhension de l'état des choses existant qui nourrit
la soumission chez les dominés, mais le manque de confiance en leur propre
capacité de le transformer. Or, le sentiment d'une telle capacité suppose
qu'ils soient déjà engagés dans le processus politique qui change la configuration
des données sensibles et construit les formes d'un monde à venir
à l'intérieur du monde existant¹⁸.*

Cela nécessite, tel que l'exprime Marie-Jean Sauret :

*Que chacun vérifie qu'il peut se faire confiance, créant ainsi la condition
minimale pour qu'un autre puisse compter sur lui à son tour¹⁹.*

¹⁸ Jacques Rancière, *Malaise dans l'esthétique*, Galilée, 2004, p. 65.

¹⁹ Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, Presses Universitaires du Mirail, 2009, p. 27.

Esthétique du brouillon

Ce texte n'aurait pas existé sans un lever de voile entre l'existentiel et le théorique.

Cette continuité est celle du signifiant qui, ignorant la segmentation sociale des activités, traverse le sujet.

Pour l'analyse, comme pour la création, ce compartimentage n'a pas lieu.

Ce texte a bénéficié du travail de l'analysant.

Questionnant une propension à choisir un titre qui m'assujettissait à une commande inconsciente, des perspectives imprévues se sont ouvertes, avec la confiance qu'il fallait pour y avancer.

Renonçant à un titre qui me séduisait parce qu'il faisait signe à ma velléité de maîtrise, je renonçais à projeter le silence de mon malaise sur la généralité d'un champ.

Je renonçais à une détermination qui me maintenait sur un chemin balisé.

Sans mon malaise, il est probable que je n'aurais pas été aussi attiré par la phrase de Rancière.

Sans un goût pour l'expérimentation, je n'aurais pas été retenu par la question de l'avant-garde aujourd'hui, telle que Rancière la lie à *la Chose*.

Mon frayage avec *la Chose*, telle que Lacan la décrit, s'est nourri des résonances que mon malaise lui prêtait.

Ainsi les puissances de *la Chose*, ayant tenu mon malaise scellé, sont devenues le véhicule de mon désir.

D'un désir d'écriture qui avait tout à apprendre et plus rien à démontrer.

C'est alors que le travail de création peut reprendre ses droits sur les illusions d'une ultime transparence.

*C'est de sa nature que l'objet perdu ne sera jamais retrouvé.
Quelque chose est là en attendant mieux,
ou attendant pire, mais en attendant²⁰.*

Mon désir d'approcher cette *Chose* si mystérieuse, dont dépendent les avant-gardes, a donné lieu à un brouillon raturé de nombreuses fois.

Associant visibilité et lisibilité, la rature synchronise le texte et sa mémoire.

De la rature l'ordinateur n'a laissé que la métaphore.

²⁰ Jacques Lacan, *op. cit.*, p. 65.

L'ordinateur a fait disparaître la rature mais pas le ratage.

Sur le ratage on peut toujours compter !

C'est ce que j'entend dans cette réjouissante rafale de Samuel Becket :

[...] *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux*²¹. [...]

Échouant à dire le vrai.

Échouant à tout dire.

Échouant à finir.

Je soutiens une *esthétique du brouillon*.

Un brouillon prenant forme aujourd'hui par votre écoute.



Ce texte a été activé dans le cadre d'une rencontre de l'Association Psychanalytique Jacques Lacan, "Qu'est ce que le savoir issu d'une rencontre singulière avec un psychanalyste change dans nos pratiques cliniques ?" le 17 novembre 2012 à Grenoble. Les retours reçus à cette occasion m'ont été précieux. Sans pouvoir les citer tous, je remercie chacune et chacun.

Je remercie le groupe de Grenoble qui m'a accueilli dans son séminaire et particulièrement Marie-Frédérique Doineau, Alain Marin et Stéphanie Ranéa.

Je remercie également les lecteurs de deux versions antérieures publiées aux éditions **BROUILLON GÉNÉRAL** (versions intitulées *Misère & puissance*). Ils sont responsables des améliorations apportées : Carla Bottiglieri, Catherine Contour, Julia Deck, Demis Herenger, Pascal Nicolas-Le Strat, Antoinette Ohannessian, Katia Schneller, Bernard Shutze et Thomas Vasseur.

François Deck, le 22 novembre 2012.

²¹ Samuel Beckett, *Cap au pire*, Editions de Minuit, 1991. On retrouvera cette citation dans un article de Sophie Castonguay pour le n° 97 de la revue ETC (Montréal, octobre 2012) : *Échouer. Échouer encore. Échouer mieux*. <http://www.etcmontreal.com/97.html>. Ce n° dirigé par Gentiane Bellanger comporte également *Un entretien avec l'artiste consultant* François Deck réalisé par Bernard Schütze et intitulé : *L'échec ce n'est pas le problème...*